

« Travailleurs, depuis que j'apprends à mieux vous connaître, j'ai le sentiment de mieux vous comprendre (...) »

- Maréchal Pétain, le 14 avril 1941  
in édition Fides

Est-ce l'erreur de mes sens ou bien le jour s'est-il levé, le traître ? Ce carillon de jérémiades m'assaille insidieusement... Ce ne peut être qu'un faux prophète... Non. C'est réellement mon réveille-matin qui sonne...

Pour le faire taire, je lui administre de façon presque amicale une délicate taloche dans son dos me faisant face. Le macabre plaisantin décide alors de prendre son élan, quittant ainsi ma table de chevet pour chercher refuge sur mon plancher avec une manière de dire « puisque tu ne veux plus de moi, tu devras donc payer pour me remplacer. »

Quoique hors de moi, mon esprit pragmatique me permet de passer outre mon allongement afin de le transformer en un étirement désabusé. La sonnerie s'étant tue, je me lève avec la ferme intention -spartiate- de me rendre jusqu'à la cuisine où m'attend mon café de la veille. Ce dernier n'ayant pas grand-chose à me dire, je saisis la note déposée sur la table par ma femme quelques années auparavant. Elle non plus n'a rien à m'apprendre.

« Je n'en peux plus, je te quitte.

Adieu. »

Le matin, ne buvant que du café, je n'ai donc pas d'autre lecture que ce petit mot, d'ailleurs fort bien rédigé.

« Je n'en peux plus, je te quitte.

Adieu. »

Me plaindrais-je ? Elle n'est pas partie sans me laisser une explication. Une explication mais point une réponse. Faux-fuyant.

Je repousse ma tasse. Mon café a refroidi. Surprenant par cette chaleur écrasante... Je replace le message entre mon couteau et mon assiette, me lève, enfile mon pantalon qui aurait espéré mieux. Si, par la suite, j'ouvre la porte ce n'est que pour mieux la refermer, à la subtilité près que je me retrouve de l'autre côté. Mes pieds remarquent à quel point le trottoir est constitué de matériaux rigides, mais, malgré mon désir de le céder au premier venu, je dois me résoudre à l'emprunter.

Le coin arrive plus vite que prévu mais le bus parvient -de justesse- à me devancer. Non que ce soit un mauvais bus mais un bus quand même.

Cette course perdue me permet de marcher sur un de mes lacets délassés et de faire mûrir une prune sur mon front dégarni. Je la conserve car une bosse doit rester ferme si elle ne veut pas devenir la risée de ses employés, comme l'affirma un jour mon quotidien préféré. C'est d'ailleurs vers ce quotidien que je m'achemine implacablement, hérissé de toutes parts de secondes, de minutes et d'heures.

Je pénètre dans la tabagie, saisis le journal, me dirige résolument vers le marchand, dépose le périodique sur son comptoir le temps de fouiller dans mes poches dans le but de rassembler les deniers nécessaires au paiement de ce médium d'information, je fouille dans mes poches, je fouille longuement, me sens rougir, souris au commerçant, reprends le journal, le replace parmi ses semblables, sors discrètement, me mets en ligne pour attendre l'autobus à

son arrêt. J'ai oublié mon porte-monnaie. Pendant ce temps une foule innombrable m'avait devancé dans mon attente angoissée. Un petit vieux d'une origine douteuse ose en plus me voler ma place. Je demeure civilisé. L'autobus arrive, le petit vieux monte, se faufile, trouve une place libre, s'assied. Peu de temps après son premier mouvement, j'entreprends de l'imiter. Je monte donc, m'acquitte de mon droit de passage grâce à un ticket spécialement conçu dans ce but, cherche une place du regard, me dirige vers elle, entame voluptueusement l'action ayant pour but de diminuer un tantinet ma verticalité, une femme arrive, s'approche, sourit. Je demeure civilisé. Je reste debout.

Je consulte ma montre du regard. Rien à signaler. Je jette un coup d'œil par la fenêtre, me lève, sonne la cloche indiquant au conducteur mon désir imminent de quitter son véhicule. Il s'arrête, je descends, traverse la rue avec le projet de me fixer temporairement devant l'arrêt s'y trouvant. Un objet tintinnabulant attire mon attention. Mon pied a frappé une pièce de monnaie. Mon journal ! J'accélère le pas, la pièce possédant déjà une bonne avance, je m'en approche, me penche... un égout dégueulasse vient me la gober. Dégoûté mais digne, je me relève. Ma montre-bracelet, sur laquelle se butte mes yeux, me donne en moins de deux une heure grave et menaçante. Mon rythme cardiaque accélère brièvement mais de façon tangible. Je suis acculé au pied du mur.

Véhicule transport commun arrive. Même scénario qu'auparavant. Exception faite, trouve place assise. Homme devant moi lit journal. Indécemment ouvert. Me penche. Légèrement. Meurtres, incendies, accidents, viols, guerres, grèves, suicides. Anxiété augmente. Tournez pages, tournez ! Oui ! Approche. Sports. Le Canadien a perdu. Perdu ? Pourquoi ? Comment cela a-t-il pu se produire ? Ah ! Malheur à moi ! J'aurais dû aller les encourager. Ça les aurait peut-être aidés. Qui sait ? Je m'enfonce dans mon siège. Pourquoi une telle journée voit-elle le jour ?

Je divague dans le néant de mes pensées. Enfer et damnation. Ma pauvre ville, misérable vierge violée maintes fois au plus profond de son être. Et on voudrait devenir indépendant par-dessus le marché boursier ?

La bouche de métro approche. Goût de fumer. Inspecte mes poches. Pas de cigarettes mais, oh ! trouve de l'argent. Terminus. Déambule allègrement, à l'entrée de la station un infirme d'une voix déchirante tente de vendre ses crayons. J'accélère le pas, m'engouffre par la porte, arrête au dépanneur et m'achète des cigarettes. Je ne l'ai point encouragé. Pourquoi le ferais-je ? Les riches se véhiculant sur les quatre roues de leur fortune ne se seraient sûrement pas fait quêter cette aumône, précisément à cause de leurs moyens. Alors moi, empruntant le transport en commun par l'obligation causée par ma pauvreté, moi je devrais payer l'obole ?

Métro. Défense de fumer. Je me sors une cigarette, cherche mon feu, n'en trouve pas. Oserais-je en quémander ? Un agent de la paix survient, je rouvre mon paquet, tente d'y réintroduire ma cigarette, cette dernière se casse, je la jette, je remets mon paquet dans mes poches, me mets les mains dans le dos, entreprends de faire les cent pas. Au quatre-vingt-dix-neuvième le métro arrive, j'y pénètre, reste debout malgré un siège occupé par une arrogante paire de pieds.

En sortant du métro, j'ai soudainement une faiblesse. Je chancelle légèrement, ma vue s'embrouille. Penché vers l'avant, je me frotte les yeux à l'aide du pouce et de l'index de ma main droite, mon geste se terminant virtuellement par un pincement de nez, juste en dessous du sinus frontal. A cet instant une voix me lance : « Allez courage, il ne vous en reste plus pour longtemps. » Je me retourne. Je ne vois personne qui aurait pu prononcer ces paroles.

J'escalade l'escalier, mon esprit noyé dans le vague. Les tourniquets. Je frissonne. L'étape du non-retour est franchie.

D'où vient cette fièvre me montant brusquement à la tête ? Mes pas se dirigent vers la porte, celle-ci s'ouvre pour me céder le passage que j'aurais préféré ne jamais revendiquer. A l'horizon la Bâtisse se dresse. Le long du chemin, je combats dans le maquis de mes

réticences. Tout est pourtant si calme. Calme ? Trop calme. Désert. Porte verrouillée. Débrayage ? Non. Je comprends ! Ma journée de congé. Mais qu'est ce que ce carillon dans ma tête ? L'apocalypse ? Le bruit se précise, c'est une sonnerie. De quoi ?

Bah... c'est réellement mon réveille-matin qui sonne. Pour le faire taire, je lui administre une taloche presque amicale. Il en profite pour faire une chute vertigineuse. Me secouant de ma torpeur, je me lève pour me diriger lentement vers la cuisine où m'attendent mon café de la veille et le message de ma femme...

Début.

été 1981.